



**Dimanche 9 septembre 2012**  
**1 Thessaloniens 1, 2-10**

Bettina Schaller  
Colmar

Première lettre de Paul, avant qu'il soit encore le grand apôtre que l'on connaît. Il « met le paquet » à l'adresse de chrétiens qu'il n'a pas vus depuis longtemps (1 Thess 2, 17ss), faisant leur éloge, les confortant dans leurs convictions.

Le passage se présente lui-même comme une action de grâce (en grec, *eucharistie*). On peut approfondir cette notion d'action de grâce : quand nous arrive-t-il de rendre grâce ? Dans la célébration liturgique, mais encore dans notre vie ? Dans la négative, pourquoi je n'arrive pas à rendre grâce ?

Quelques éléments structurants de l'action de grâce.

Rendre grâce, c'est rendre grâce à *Dieu*.

Conscience, reconnaissance d'une force à l'oeuvre dans le monde : l'action de grâce est confession. Le passage relève fortement l'action de l'Esprit Saint sans lequel rien n'arrive, qu'il s'agisse de la proclamation de l'Evangile (v.5) ou de l'accueil de la Parole (v. 6). L'action de grâce est tout entière dirigée vers la reconnaissance de la puissance de Dieu, comme un émerveillement devant cette puissance. On remarquera l'aspect très précautionneux du passage, qui ne mentionne l'action des apôtres que de manière instrumentale, sans s'attribuer plus de mérite ou de poids.

Rendre grâce, mais rendre grâce de quoi ? : de la foi, de l'amour, et de l'espérance. On trouve ici la trilogie que l'on retrouvera plus tard en 1 Co 13, 13. Il est question d'une « foi active » (en grec, de l'oeuvre de la foi – *to ergon tès pisteuôs*), d'un « amour qui se met en peine » (en grec, du travail/labeur de l'amour – *to kopos tès ayapès*), d'une persévérance de l'espérance (en grec, de la persévérance de l'espérance – *ta hupomonè tès elpidos*). La trilogie est bien construite et le grec indique bien que la foi, l'amour et l'espérance ne sont pas des concepts, mais des notions dynamiques, agissantes dans le réel.

Rendre grâce de la foi, de l'amour et de l'espérance, discernés, chez les autres, au coeur même de l'adversité (v.6). L'action de grâce rend compte d'une victoire sur l'adversité. La foi, l'amour, l'espérance apparaissent comme des forces de résistance. Une action de grâce devant l'éclosion de la foi, la dispensation de l'amour et l'espérance malgré tout... L'apôtre rend grâce de ce qu'il voit, une transformation de ceux qui ont accueilli la Parole.

Rendre grâce implique la prière (v. 2). La constance de la prière renvoie à une relation à Dieu comme une constance origine de ce qui se fait, de ce qui se dit.

Dans tout cela, il s'agit de prendre l'enjeu de l'annonce de l'Evangile. Ce n'est pas sans percevoir déjà l'écho plus tardif lui aussi de cette affirmation selon laquelle la foi

vient de ce que l'on entend. Le terme de Parole côtoie le terme d'Évangile. Une parole se dit et s'entend. La Parole est proclamée et accueillie.

Le passage rend compte, ultimement, de l'écho propagé de ces nouveaux (par)venus à la foi, devenus des modèles (*tupos*), eux-mêmes à l'image (en *imitation*) de ce qui est arrivé aux apôtres. Il y a donc comme une constante dans « l'effet d'annonce » de l'Évangile, celle d'élever quiconque le reçoit à la foi, à l'espérance, et à l'amour, quoi qu'il en coûte.

En hommage au théologien Gabriel Vahanian, récemment décédé, quelques mots de lui pour ceux qui s'en sentent proches :

« Baptisés au nom du Christ, nous sommes au pouvoir du Christ, c'est-à-dire de la parole, ou encore du langage. De l'ordre des choses nous passons à l'ordre des mots ; du conflit au dialogue ; de la contestation à la protestation ; de la hiérarchie des êtres à l'égalité de tous devant la parole qui fait grâce. Avons-nous jamais, ailleurs qu'ici, été confrontés à l'idée d'une transformation, d'une conversion ou, mieux encore, d'une reconversion plus radicale de notre être tout entier ? » (*La foi, une fois pour toutes. Méditations kierkegaardienne*, Genève, Labor et Fides, 1996, p. 67).

*Et sur cette trilogie de la foi, de l'espérance et de l'amour :*

« La foi, c'est quand on peut espérer. Spontanément et de façon tout aussi naturelle qu'envers et contre tout. Et de telle sorte qu'alors l'espérance, c'est quand, assumer son destin, on en désamorce toute tendance au fatalisme. Irréversible, le destin certes l'est, mais il l'est seulement dès lors qu'il anticipe la nouveauté : assumer son destin, c'est enjamber le seuil d'un monde nouveau. C'est quand, assumant son passé, on en est libéré comme l'est l'homme racheté qui assume son passé de pécheur. Il s'accepte lui-même.

Espérer, c'est quand on peut aimer. Qui n'est pas capable de s'accepter lui-même n'est pas capable d'aimer, d'être disponible à l'autre, d'être à l'aise avec soi-même, d'être soi.

Aimer, c'est quand l'autre, sinon Dieu, est le plus court chemin de soi à soi. C'est quand on peut *changer* – soi-même – et que, du même coup, s'en trouve changé ce monde que Dieu aime tellement qu'il lui fait don de son Fils unique. » (*Idem*, p. 25).